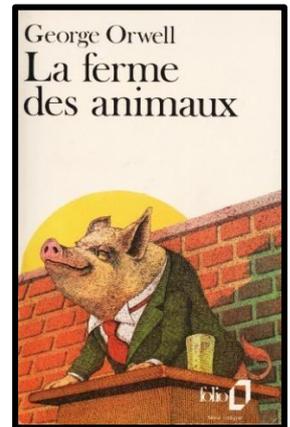


Chapitre 8 (partie 2)



[Chapitre à écouter](#)



As-tu bien compris ?

Texte à lire :

L'attaque eut lieu dès le lendemain matin. Les animaux prenaient leur premier repas quand les guetteurs firent irruption, annonçant que Frederick et ses partisans avaient déjà franchi la clôture aux cinq barreaux. Crânement, les animaux se portèrent à leur rencontre, mais cette fois la victoire ne fut pas aussi facile qu'à la bataille de l'Étable. Les hommes, une quinzaine, étaient armés de six fusils, et quand les animaux furent à cinquante mètres, ils ouvrirent le feu. Les défenseurs, ne pouvant faire face aux explosions épouvantables et aux cuisantes brûlures des plombs, reculèrent, malgré les efforts de Napoléon et de Malabar pour les rameuter. Un certain nombre d'entre eux, étaient blessés déjà. Alors les animaux se replièrent sur les dépendances de la ferme, épiant l'ennemi par les fentes et fissures des portes. Tout le grand herbage, moulin compris, était tombé aux mains des assaillants. À ce moment, même Napoléon avait l'air désesparé. Sans un mot il faisait les cent pas, nerveux, la queue raidie. Il avait, pour la ferme de Foxwood, des regards nostalgiques. Ah, si Pilkington et les siens venaient leur prêter main-forte, ils pourraient encore l'emporter ! Or à cet instant les quatre pigeons envoyés en mission la veille revinrent, l'un d'eux avec un billet griffonné au crayon par Pilkington et disant : « Ça vous apprendra ! »

Cependant Frederick et ses gens avaient fait halte auprès du moulin. Un murmure de consternation parcourut les animaux qui les regardaient faire. Car deux hommes avaient brandi une masse et une barre servant de levier. Ils s'apprêtaient à faire sauter le moulin.

« Ils n'ont aucune chance ! s'écria Napoléon. Nos murs sont bien trop épais. En une semaine ils n'y parviendraient pas. Courage, camarades ! »

Mais Benjamin regardait faire les deux, hommes avec une attention soutenue. Avec la masse et la barre ils perçaient un trou à la base du moulin. Lentement, comme si la scène l'eût amusé, Benjamin hocha de son long museau :

« Je m'en doutais, dit-il. Vous ne voyez pas ce qu'ils font ? Encore un instant et ils vont enfoncer leur explosif dans l'ouverture. »

Les animaux attendaient, terrifiés. Et comment auraient-ils pu s'aventurer à découvert ? Mais bientôt on vit les hommes s'égailler de tous côtés. Puis un grondement assourdissant. Les pigeons, là-haut, tourbillonnaient.

Tous les autres animaux, Napoléon excepté, se tenaient à terre, la tête cachée. Quand ils se relevèrent, un énorme nuage de fumée noire planait sur le lieu où le moulin s'était, élevé. Lentement la brise dissipa la nuée. Le moulin avait cessé d'être.

Voyant cela, les animaux reprennent, courage. La peur et le désespoir éprouvés quelques instants plus tôt, cèdent devant leur rage contre tant de vilénie. Une immense clameur de vengeance s'élève, et sans attendre les ordres ils se jettent en masse droit sur l'ennemi. Et c'est comme si leur sont de rien, les plombs qui, drus comme grêle, s'abattent alentour.

C'est une lutte âpre et sauvage, les hommes lâchant salve sur salve, puis, quand les animaux les serrent de près, les harcelant de leurs gourdins et de leurs lourdes bottes. Une vache, trois moutons et deux oies périssent, et presque tous sont blessés. Napoléon lui-même, qui de l'arrière dirige les opérations, voit sa queue lacérée par un plomb. Mais les hommes non plus ne s'en tirent pas indemnes. À coups de sabot, Malabar fracasse trois têtes. Un autre assaillant est éventré par une vache, un autre encore a le pantalon mis à mal par les chiennes Constance et Fleur. Et quand Napoléon lâche les neuf molosses de sa garde, leur ayant enjoint de tourner l'ennemi sous couvert de la haie, les hommes, les apercevant sur leur flanc, et entendant leurs aboiements féroces, sont pris de panique. Ils se voient en danger d'être encerclés. Frederick crie à ses hommes de détalier pendant qu'il en est temps, et dans l'instant voilà les lâches qui prennent le large. C'est un sauve-qui-peut, un sauve-ta-peau.

Alors les animaux prennent les hommes en chasse. Ils les traquent jusqu'au bas du champ. Et là, les voyant se faufiler à travers la haie, ils les obligent d'encore quelques ruades.

Vainqueurs, mais à bout de forces et couverts de sang, c'est clopin-clopant qu'ils regagnèrent la ferme. Voyant l'herbe jonchée de leurs camarades morts, certains d'entre eux pleuraient. Quelques instants, ils se recueillirent, affligés, devant le lieu où s'était élevé le moulin. Oh, il n'y avait plus de moulin, et les derniers vestiges de leur ouvrage étaient presque effacés. Même les fondations étaient en partie détruites. Et pour le reconstruire, cette fois ils ne pourraient plus se servir des pierres fracassées au sol, car elles aussi avaient disparu. La violence de la déflagration les avait projetées à des centaines de mètres. Et c'était comme si le moulin n'avait jamais été.

Comme ils approchaient de la ferme, Brille-Babil, qu'inexplicablement on n'avait pas vu au combat, vint au-devant d'eux, sautillant et trémoussant de la queue, l'air ravi. Et les animaux perçurent, venu des dépendances, retentissant et solennel, un coup de feu.

« Qu'est-ce que c'est, ce coup de fusil ? dit Malabar.

– C'est pour célébrer la victoire ! s'exclama Brille-Babil.

– Quelle victoire ? demanda Malabar. Ses genoux étaient en sang, il avait perdu un fer et écorché son sabot. Une dizaine de plombs s'étaient logés dans sa jambe de derrière.

– Quelle victoire, camarade ? reprit Brille-Babil. N'avons-nous pas chassé l'ennemi de notre sol – le sol sacré de la Ferme des Animaux ?

– Mais ils ont détruit le moulin. Et deux ans nous y avons travaillé.

– Et alors ? Nous en bâtirons un autre, et nous en bâtirons six si cela nous chaut. Camarade, tu n'estimes pas nos prouesses à leur aune. L'ennemi foulait aux pieds notre soi-même, et voici que – grâce en soient rendues à au camarade Napoléon, à, ses qualités de chef – nous en avons reconquis jusqu'au dernier pouce.

– Alors nous avons repris ce que nous avions déjà, dit Malabar.

– C'est bien là notre victoire », repartit Brille-Babil.

Ils entrèrent tout clopinant dans la cour. La patte de Malabar lui cuisait douloureusement, là où les plombs s'étaient fichés sous la peau. Il entrevoyait, quel lourd labeur exigerait la reconstruction du moulin à partir des fondations. Et déjà, à la pensée de cette tâche, en esprit, il se revigorait. Mais pour la première fois il lui vint qu'il avait maintenant onze ans d'âge, et que peut-être ses muscles n'avaient pas la même force que dans le temps.

Lorsque les animaux virent flotter le drapeau vert, et entendirent qu'on tirait le fusil de nouveau – sept fois en tout –, et quand enfin Napoléon les félicita de leur courage, alors il leur sembla qu'ils avaient, après tout, remporté une grande victoire. Aux bêtes massacrées au combat on fit des funérailles solennelles. Malabar et Douce s'attelèrent au chariot qui tint lieu de corbillard, et Napoléon en personne conduisit le cortège. Et deux grands jours furent consacrés aux célébrations. Ce furent chants et discours, et encore d'autres salves de fusil, et par faveur spéciale chaque animal reçut une pomme. En outre, les volatiles eurent droit à deux onces de blé, et les chiens à trois biscuits. Il fut proclamé que la bataille porterait le nom de bataille du Moulin à Vent, et l'on apprit que Napoléon avait, pour la circonstance, créé une décoration nouvelle, l'Ordre de la Bannière Verte, qu'il s'était conférée à lui-même. Et au cœur de ces réjouissances fut oubliée la regrettable affaire des billets de banque.



Rédige un résumé de cet extrait dans lequel :

- Tu décriras la violence de la bataille.
- Tu expliqueras pourquoi Malabar ne pense que les animaux aient été victorieux.

Commence en posant tes idées au brouillon en répondant aux questions :

Qui ? Quand ? Quoi ? Où ? Comment ? Pourquoi ?

